

Retranscription de l'entretien avec Yvonne et Christian LABARRE

Enregistré à leur domicile à Rezé, par Cécile Liège, le 08 septembre 2015

[0'00"00] – Origines familiales

Yvonne Labarre : Je m'appelle Madame Labarre

Cécile Liège : Votre prénom ?

YL : Yvonne, née Yvonne Leris et je suis née à Nantes, le 5 janvier 1941.

Christian Labarre : Moi, je m'appelle Christian Labarre, je suis né à Nantes-Chantenay, le 14 janvier 1934.

CL : Tous les deux, même question : Que faisaient vos parents ?

YL : Mon papa était chef d'équipe à l'aérospatiale et ma maman était femme à la maison.

CL : Mon papa était douanier et maman était femme à la maison.

CL : Vous, vous avez toujours vécu ici ?

YL : Oui. J'ai toujours vécu ici. Nous sommes partis à Aigrefeuille nous réfugier.

CL : Pendant la guerre, oui, mais ça, c'est autre chose. Vous êtes née en 51 ?

YL : Non ! 41.

CL : J'ai entendu 51, c'est pour ça.

YL : Ce serait bien ! Ça ferait dix ans de moins !

CL : D'accord ! Mais, c'est pas comme ça que ça marche !

[0'00"39] – Paysage de campagne

CL : On va parler de l'enfance..., plutôt avec Madame. A quoi ressemblait le quartier de votre enfance ? Pour commencer, qu'est-ce que vous appeliez le quartier de votre enfance ? Est-ce que vous l'appeliez Blordière ?

YL : Non. On appelait ça : Les Trois-Moulins. Ici, c'était que des champs, des tenues maraîchères de chez Monsieur et Madame Blandin.

CL : Je les ai rencontrés.

YL : Oui, vous les avez rencontrés. Autrement, ici c'était que des champs, y'avait rien du tout, y'avait absolument rien ! De chaque côté, c'était un chemin, ce n'était pas notre rue. Maintenant même chez nous c'est toujours privé, mais là-bas, ils ont fait une rue, mais en fin de compte c'est mon papa et Monsieur Duchesne qui avaient élargi le chemin pour faire un passage plus présentable, plus carrossable.

CL : Vous aviez des voisins autour de vous, ou c'était vraiment une maison isolée, comment c'était ?

YL : J'habitais juste à côté, moi ; chez mes parents bien entendu. C'était absolument isolé ! Y'avait absolument rien du tout. Y'avait rien ! Je pourrais même vous montrer une photo si vous voulez ; c'était que des champs en fait. De l'autre côté, y'avait personne, c'était juste une maison, là, qui existe toujours, c'était Monsieur et Madame Chiron. Autrement, dans la rue des Grands-Bois, y'avait juste dans le fond, une petite maison : Madame Cambrais, c'est tout ce qu'il y avait.

CL : Du coup, vous étiez une fille de la campagne ?

YL : Oui, c'était considéré comme la campagne ici, bien sûr..., bien sûr.

CL : Quelles relations vous aviez avec Rezé ? Rezé, c'était la ville ou c'était Nantes, la ville ?

YL : Non, c'était Nantes, c'est Rezé la ville, on n'avait quand même pas ..., quand on partait à Nantes, on partait en ville. Ici, on était à la campagne et on partait en ville. Quand j'étais au travail, mes collègues riaient pas mal parce que moi, je disais : « Je suis venue à Nantes. » Ben oui..., je suis venue à Nantes, parce que moi, j'habitais Rezé. Il faut vous dire que la circulation était très difficile aussi avec les ponts ; on avait beaucoup de difficultés pour traverser la Loire, parce qu'il y avait que Pirmil qui existait, c'était tout. Bon, y'avait pas la circulation qu'il y a maintenant, bien entendu.

CL : Vous la faisiez en voiture ?

YL : Ben, on la faisait en bus, en tram au départ et puis, après en bus.

[0'03"01] – Souvenirs d'école

CL : Vous, vous alliez où, à l'école ? Est-ce que c'était dans ce quartier-là ?

YL : A l'époque, l'Ouche-Dinier n'existait pas, alors j'allais à l'école Saint-Paul, Notre-Dame. C'est tout ce qu'il y avait, en fait. Et y'avait autrement, à côté de l'église, y'avait une école publique aussi. Mais, moi, j'allais à l'école des sœurs.

CL : C'était un choix de vos parents ?

YL : Un choix de mes parents, un choix de maman et mes frères, par contre, ils allaient en face, à l'école publique.

CL : D'accord.

YL : Ça, c'était une chose qui s'était faite entre mes parents. Moi j'allais à l'école des sœurs et puis mon frère aîné allait à l'école publique.

CL : Pourquoi y'avait besoin de ce compromis entre vos parents ?

YL : Ben, parce que mon papa, lui, il était pas du tout pratiquant, c'est pour ça. (Rire)

CL : Donc, le compromis, c'est : les filles à l'école...

YL : La fille à l'école des sœurs et les garçons à l'école publique.

CL : J'ai entendu plein de compromis, mais celui-là je ne l'avais pas entendu !

YL : Par contre, mon jeune frère allait à l'école ici : l'Ouche-Dinier ; parce qu'on avait neuf ans de différence.

CL : C'était plus pratique aussi ?

YL : C'était plus pratique, c'était plus près.

CL : Comment vous faisiez les trajets pour l'école ? Comment vous vous déplaçiez ?

YL : Quand j'allais à Saint-Paul, on allait à pied..., à pied. A Notre-Dame, on allait à pied ; on était plusieurs filles du quartier et on se réunissait et on partait à pied à Saint-Paul.

[0'07"51] – L'école ménagère

CL : Y'avait cet endroit-là, mais, est-ce qu'il y avait d'autres endroits où, enfants, voire adolescents, est-ce qu'il y avait d'autres endroits où vous vous retrouviez entre enfants du quartier ?

YL : Nous allions avec les filles Jillon [PHON] à l'école ménagère qui était à Pont-Rousseau et c'était la SNCF qui s'occupait de ça, parce que Monsieur Jillon faisait partie de la SNCF et puis, moi j'y allais aussi.

CL : Qu'est-ce que vous faisiez ?

YL : On faisait de la couture, on faisait des repas, on apprenait à faire la cuisine. On allait le matin, on faisait la cuisine et puis, le midi on mangeait tout..., tout le monde mangeait ensemble. C'était comme ça...

CL : C'était pour les filles ?

YL : C'était pour les filles..., non, pour les garçons aussi. Y'avait le jardin, ils s'occupaient de tout ça et puis, ils faisaient un peu de sport, aussi. Et c'était à Pont-Rousseau et y'a très peu de temps que ça a été démoli.

CL : Ça faisait partie des occupations. Est-ce qu'il y avait des endroits où vous jouiez aussi, soit dans les champs... ? Comment ça se passait les jours où il n'y avait pas d'école ? Est-ce que vous restiez chez vous ? Est-ce que vous jouiez avec d'autres enfants ?

YL : On jouait ensemble, on jouait surtout ici parce qu'il y avait le jardin et puis, mon père ne faisait pas de cultures. Alors là au moins on était sûrs de rien abîmer.

CL : C'était quoi les jeux ?

YL : On s'amusait, je sais pas..., rien de spécial, comme tout le monde ! A la marelle sans doute et puis, à la poupée quand on était plus petites, comme toutes les petites filles.

CL : Pas de cache-cache dans les champs ?

YL : Oh ! ben si, sans doute, on aimait bien faire des cache-cache. Ben oui, parce qu'autrefois aux Trois-Moulins, à part une grande maison, c'était Monsieur et Madame Moreau qui y habitaient, après y'avait rien, après y'avait rien ! Après, c'était le quartier des Trois-Moulins et autrement y'avait que des champs, c'était que des champs ! Tout ça, c'est neuf en fait. Enfin, c'est neuf..., ça a une vingtaine ou une trentaine d'années, c'est tout.

[0'09"53] – Les loisirs et les vacances d'enfants

CL : Et les loisirs que vous pratiquiez en tant qu'enfant ? Y'avait l'école ménagère, mais est-ce que vous aviez, quand vous étiez plus jeune, une activité particulière, un sport ?

YL : Non..., non, non.

CL : Et quand vous partiez en vacances, c'était où (Si vous partiez en vacances) ?

YL : On partait pas tellement en vacances, on restait ici. C'est que mon papa faisait partie d'un orchestre et puis on allait le voir. Et puis, une année, on avait été à Saint-Gilles, parce qu'il y avait une fête. Mon papa faisait partie de cet orchestre et puis on en profitait on allait avec lui, voilà ! Autrement, les vacances..., on était à la campagne ici, on n'est pas..., ça se faisait pas comme maintenant.

CL : Vos parents avaient une voiture ?

YL : Mon papa avait une voiture, parce qu'il était mécanicien. On était les seuls à avoir une voiture dans le quartier. A l'époque, ben oui..., oui.

CL : Quand vous alliez à Nantes ou dans le bourg de Rezé vous preniez la voiture ?

YL : Ah non, non. Là, on prenait les transports en commun.

CL : Même pour Nantes ?

YL : Ah, ben, on n'avait pas beaucoup l'occasion d'y aller à Nantes.

CL : Mais votre père, il travaillait à Nantes ?

YL : Mon papa, il travaillait à Sud-Aviation, c'est-à-dire à Bouguenais. Et à l'époque, ça s'appelait « Château-Bougon ».

CL : Il y allait comment, à l'époque ?

YL : Il y allait à vélo et puis, il prenait le car aux Trois-Moulins qui faisait le ramassage des ouvriers de l'usine.

[0'11"31] – Les bords de la Sèvre dans les années 40-50

CL : Une autre question : Est-ce que vous avez des souvenirs des bords de Sèvre ? Est-ce que c'était un endroit où vous vous rendiez, un endroit de promenades, de loisirs, de rencontres ?

YL : Non. Non.

CL : Le quai Léon-Sécher, par exemple, est-ce que c'est un endroit où vous avez..., le pont de la Morinière, les plages de sable avec... ?

YL : Non.

CL : Vous n'avez pas connu ça ?

YL : Non.

CL : Est-ce que c'est une question de quartier ? Est-ce que les gens du quartier... ?

YL : Je pense oui.

CL : Les gens de la Chaussée, par exemple, est-ce qu'ils s'y rendaient plus facilement ?

YL : Plus facilement, oui. Moi, je n'ai pas souvenance d'aller me promener à la Blordière, enfin je veux dire à la Morinière. Non, ah non. Et puis, c'était pas aménagé comme ça l'est maintenant aussi ! C'est que maintenant, ils ont bien arrangé ça. Tandis qu'à l'époque, c'était en friche, en fait ! Alors, c'était pas attirant comme ça l'est maintenant.

CL : Effectivement.

[0'12"32] – L'urbanisation du quartier

CL : (Je vais sauter à la question que je pose généralement en dernier) : Pour vous ici, qu'est-ce qui a le plus changé ; entre ce que vous avez connu dans votre enfance et ce qu'est aujourd'hui, le quartier ?

YL : Ben, les constructions, les routes qui ont été changées quand même ; et puis, y'a beaucoup plus de monde ! Y'a beaucoup plus d'habitants.

CL : Et quand on était une fille de la campagne, comment on fait pour s'habituer alors qu'on n'a pas déménagé ?

YL : Je crois pas que vraiment, euh, on faisait partie de la campagne. La campagne c'était à partir de la Houssais, de Bouguenais, des choses comme ça. Nous, on était quand même un p'tit peu plus...

CL : Le tram, il s'arrêtait...

YL : Le tram s'arrêtait aux Trois-Moulins, dans la rue Jules-Laisné, donc vous voyez on n'était pas isolés. Et puis la rue principale, la rue Jean-Jaurès, y'avait beaucoup de commerces, tout le long de la rue y'avait des commerces.

CL : Vous aviez un paysage de campagne, mais pas un sentiment d'isolement ?

YL : Non..., non..., non !

CL : Le fait que ça se peuple et que ça se densifie, comment ça s'est passé ?

YL : Ben, ça s'est passé progressivement et en fait ça n'a pas été vraiment un changement.

CL : On reviendra avec vous, Monsieur LABARRE, sur votre description du quartier quand vous êtes arrivé et puis la différence avec maintenant.

YL : Là, il va y avoir davantage de changements parce qu'ils vont nous faire cinq maisons, là.

CL : Neuves.

YL : Oui, neuves parce qu'il y en a quatre d'un côté et cinq de l'autre. Alors, là je peux vous dire que ça va nous faire du changement !

CL : Dans la rue ?

YL : Oui, dans la rue, juste en face de chez nous !

[0'14"21] – Parcours professionnel d'Yvonne et déplacements

CL : On va parler de la vie d'adulte en commençant par votre parcours professionnel : A quel moment vous avez arrêté l'école..., pour faire quoi ?

YL : J'ai arrêté l'école, j'avais quinze ans et demi. J'ai passé mon Certificat d'Etudes comme c'était à l'époque à quatorze ans et puis, mon papa a voulu que je fasse un an supplémentaire, donc j'ai fait une quatrième technique. Et puis, après je suis partie passer un concours pour rentrer aux Galeries Lafayette comme vendeuse parce que c'est ce qui m'intéressait, ce qui me plaisait.

CL : C'est ce que vous vouliez faire ?

YL : C'est ce que je voulais faire. Voilà !

CL : Qu'est-ce que ça a comme conséquences pour vous ?

YL : Ben..., ça a une conséquence ; je partais tous les matins aux Trois-Moulins, je prenais le bus, j'allais rue Crébillon, aux cours et après j'allais aux Galeries-Lafayette travailler.

CL : C'était le matin, les cours et l'après-midi le travail ?

YL : Voilà ! Le matin, jusqu'à 11 heures on allait aux cours, de 8 heures à 11 heures on allait aux cours et après on allait travailler - si vous voulez. On continuait les cours « sur le tas ». C'est comme ça que ça se faisait à l'époque ; c'était pas mal d'ailleurs.

CL : Et là, vous aviez quel âge ?

YL : Ben là, j'avais quinze ans et demi.

CL : Et vous n'avez pas quitté les Galeries-Lafayette ?

YL : Non, je n'ai pas quitté les Galeries-Lafayette ; je suis restée 40 ans. Voilà ! et maintenant, je suis en préretraite..., en retraite.

CL : On n'en voit plus des carrières comme ça ?

YL : Non, c'est terminé, c'est fini. Non, non. A part si on partait avec la caisse ou on tapait sur le directeur, on était sûrs de rester jusqu'à la fin, ça c'est sûr !

CL : Au départ, quand vous êtes rentrée, vous me racontiez : le bus..., Crébillon, mais après au fur et à mesure du temps, comment vous êtes allée au travail ?

YL : Eh bien, je prenais le bus et puis après, ils nous ont fait un pont Bailey à Pirmil, parce que c'était plus possible, on pouvait plus du tout passer. Après, la circulation a été plus fluide et puis j'ai continué à partir avec le bus. Ça m'est arrivée d'aller un p'tit peu en voiture, mais on trouvait pas de place pour se garer alors après on prenait le bus et le tram ; parce qu'il y avait encore du changement, on a eu le tram qui est arrivé.

[0'16"39] – L'arrivée de Christian à Rezé

CL : Quels métiers, vous, vous avez exercé ?

CL : Ajusteur et Contrôleur à Sud-Aviation, euh ; à Château-Bougon.

CL : Comment vous, vous êtes arrivé à habiter à Rezé, de Chantenay..., ce grand voyage ?

CL : J'ai fait le contraire de ce que généralement, à l'époque, on faisait, les femmes suivaient les hommes ; j'ai suivi ma femme ici. Parce que mes beaux-parents nous ont vendu une partie de leur terrain pour..., c'était certainement l'histoire du « bâton de vieillesse », « nianiania », comme à l'époque ! Et puis voilà ! On a fait construire et on a quitté Chantenay. On a vécu quatre ans à Chantenay, dans ma maison natale et avec maman et puis mon père était décédé déjà. On est venus ici en 64.

[0'17"36] – L'orchestre Ariza et le Nantes-Arts-Club

CL : Si ce n'est pas indiscret, comment vous avez rencontré votre femme ?

CL : On s'est rencontrés parce que ma femme..., ce qu'elle a oublié de vous dire c'est que mon beau-père, il était dans l'orchestre Ariza, moi j'appuierai plus fort en disant que si y'avait pas eu le beau-père y'aurait peut être pas eu l'orchestre Ariza.

CL : C'est quoi l'orchestre ARIZA ?

CL : ARIZA, eh bien, y'avait un garçon qui s'appelait Lucien Ariza qui faisait du saxophone qui est venu par ici s'entraîner avec mon beau-père qui faisait du violon. Ils se sont mis ensemble à discuter. Et puis, il lui dit : « *Tu t'appelles pas Lucien !* » ; les copains lui ont dit : « *Tu vas t'appeler José Ariza, l'orchestre José Ariza* ».

CL : ARIZA s'écrit comment alors ?

CL : « *A.R.I.Z.A.* » et voilà !

CL : (Yvonne me montre une photo de l'orchestre Ariza) Ah oui ! Vous avez fière allure : cravate rayée, tous en cravate !

CL : Attendez, j'ai pas mes lunettes..., où il est papi là-dedans..., il est à gauche, là ?

CL : Ce sont des saxos à gauche. Vous, vous êtes où vous ?

CL : Il est là !

CL : C'est vous ?

CL : Non ; je suis pas dans l'orchestre, moi.

YL : Ah ben non ! Ça c'est mon papa et puis là, c'est José Ariza c'est le père de notre voisin du fond de la rue.

CL : Il est revenu dans la maison de ses parents, de ses grands-parents, Jacky, le fiston. Le fiston, Jacky, il a fondé Les Cœurs en fête, il a arrêté maintenant. On y a participé un peu, Les Cœurs en fête : un p'tit spectacle. Il était aux PTT, mais il était « *au ras du professionnel* » en tant qu'illusionniste. C'est le monde de spectacle qu'on retrouve là-dedans. Elle a fait du chant avec un copain de l'usine qui..., je revenais du régiment, qui me dit : « *Christian, je fonde le Nantes Arts Club.* »

CL : Le quoi ?

CL : Le Nantes Arts Club.

CL : Comment ça s'écrit ?

CL : Nantes Arts Club.

CL : Comme les arts ?

CL : Et la catastrophe est arrivée. A savoir que la première fois que je me produis au Nantes Arts Club, y'avait une petite qui est arrivée très en retard, essoufflée (parce qu'il y avait la grève des trams) qui chantait merveilleusement. Je l'ai écoutée et puis j'ai dit... : « *Mademoiselle...* » ..., j'étais en scooter, je l'ai ramené puissamment sur mon scooter et puis..., devant ! Je l'ai emmenée devant et puis..., « *Les carottes étaient déjà pas mal avancées !* » Voilà ! Ça s'est pas passé tout de suite après, mais, euh, quelques mois après, on est partis tous les deux pour la grande aventure.

CL : Elle est super cette histoire !

CL : Oui, oui.

YL : C'est sur les planches, en fait, qu'on s'est connus.

[0'20"19] – Les promenades en bords de Sèvre

CL : Ouais, ouais..., et je me marrais tout à l'heure quand tu causais. Oui, euh, la Blordière..., ben la première virée que nous avons faite c'était en descendant à la Blordière, tous les deux, on commençait à se fréquenter.

YL : Oui, mais j'étais âgée, chéri, j'étais pas petite fille ! J'avais 17-18 ans !

CL : A l'époque, t'avais..., 17-18 ans.

CL : Vous alliez sur les bords de Sèvre ?

CL : On était descendus se promener.

YL : En amoureux.

CL : « Ô temps ! suspends ton vol [...] ! nianianiania »

CL : Ah d'accord, ça veut dire que c'était quand même un lieu de promenade où on pouvait se retrouver ?

YL : Ah oui, bien sûr, mais y'avait du..., le temps était passé quand même, ils avaient aménagé le terrain, le bord de la Sèvre.

CL : Comme un coin de campagne..., puisque maman lorsque j'ai fait ma pleurite, - ma primo-infection - m'avait emmené en tram de Chantenay, à l'air pur sur les bords de la Sèvre, [Christian s'en amuse et inspire longuement pour mimer cette scène].

CL : Ici !

CL : Oui. (Rire)

CL : Donc, c'était réputé..., ça avait une image quand même de coin un peu bucolique ?

CL : C'est dans la tête de maman aussi... c'est vrai que Chantenay, avec les usines KUHLMANN et puis, à l'époque, c'était très industriel Chantenay... Chantenay c'est toute une autre histoire !

YL : Faut dire aussi, qu'à l'époque en l'espace de cinq, six ans, les choses avaient changé, quand même.

CL : En quelle année, ça a changé ?

YL : Ben, parce que moi, je suis née en 41, euh, 51 j'avais 10 ans..., 60 quoi. 55-60, ça commençait quand même à changer.

CL : Y'a des aménagements, on nous a dit ça.

YL : Y'a eu des aménagements de fait ; énormément..., énormément en l'espace de cinq, six ans.

CL : Et là, vous avez commencé à vous-mêmes pratiquer les bords de Sèvre ?

YL : Oui, à ce moment-là oui.

CL : Qu'est-ce que vous faisiez alors ?

YL : Ben, on allait seulement se promener. On allait prendre l'air, mais c'est vrai que y'a eu beaucoup de changements de 50 à 60 y'a eu énormément de changements, automatiquement...

CL : En tout cas, c'est là qu'on emmenait son amante ?

YL : Oui, voilà !

CL : C'est ça ?

[0'22"17] – Intégration dans le quartier

CL : Vous vous installez ici en quelle année ?

CL : 64. Nous nous sommes installés en 1964, nous nous sommes mariés en 1960 et nous sommes restés les quatre premières années de notre mariage au premier étage, dans ma maison de naissance, à Chantenay.

CL : Venant de Chantenay, quand vous êtes arrivé ici, quelle vision vous aviez de ce quartier ?

CL : Euh..., ben évidemment, il a fallu que je découvre tout le monde, petit à petit ; les gens de mon âge, les amis de mon beau-frère : Jean. C'était tout à fait spécial : y'avait une connotation très vendéenne un peu d'amusements dans les caves. Les caves, les caves, les Vendéens : « et glou et glou », « Il est des nôtres, il a bu son verre comme les autres ! », et moi j'avais pas, pas du tout à l'époque cette..., après, je suis devenu un excellent..., je suis devenu un bon..., mais j'avais pas..., je suis pas un prix de vertu, mais c'est vrai qu'à l'époque j'aimais pas cette connotation-là, je revenais de l'armée et j'avais pas eu cette connotation-là du tout. Mais, de toute façon, comme j'étais solitaire de nature assez..., je me suis fait au coin. Et puis, j'avais tout de même une pierre d'achoppement ici : j'avais mon beau-père ! Mon beau-père et moi (souffle).

CL : Vous vous entendiez bien ?

CL : On s'entendait..., oh, on s'engueulait bien, mais on s'entendait très très bien ! On s'entendait très très bien !

CL : Vous partagiez la musique ?

CL : Oui, mais pas trop..., mais si par exemple je prenais ma guitare, lui, il prenait son violon ; on jouait deux, trois airs pour faire plaisir aux gens. Mais j'avais pas la classe d'un guitariste d'orchestre. Moi, je faisais ça parce que... bon, c'était pour chanter, mais j'avais pas la prétention de..., j'ai jamais fait d'orchestre.

CL : Là, tout à l'heure, avant qu'on commence l'interview vous m'avez dit : « Moi, je me suis vraiment fait des amis ici, en fait, une fois en retraite parce que j'étais toujours sur Nantes. » (On ne l'a pas enregistré) Est-ce que vous pouvez me le raconter ça ?

YL : C'est-à-dire que quand je travaillais, je partais le matin de bonne heure, j'allais aux Trois-Moulins, je prenais mon bus. Puis je passais toute ma journée en ville et puis je revenais le soir. J'ai commencé à vraiment me promener dans le quartier à aller faire mes courses ici, le jour où je me suis retrouvée en préretraite.

CL : Et là, vous avez commencé à rencontrer du monde ?

YL : Et là, j'ai commencé à rencontrer les voisins qui étaient très étonnés que je sois là depuis si longtemps et puis qui m'avaient pas vue ; ils me connaissaient pas, ben oui !

CL : Ça, c'est intéressant de voir comment on habite un lieu. Vous, vous étiez solitaire, vous n'avez pas non plus rencontré beaucoup de monde ? Vous n'avez pas des collègues aussi dans le coin ?

CL : An ben si ! Le fait même d'avoir travaillé..., d'avoir fait ma carrière à Sud-Aviation, je me suis fait un tas de copains, mais, euh..., vous savez, la jeunesse on la passe dans un endroit jusqu'à l'âge de 20 ans passé, ça vous marque ! A telle enseigne que quelqu'un qui naît dans un pays, généralement, s'il est éloigné..., les Parisiens qui peuvent revenir dans le pays natal, à la naissance, ils y vont. Moi, j'ai vécu quand même mes trente premières années, à Chantenay et, euh, j'avais mes amis de Chantenay que j'ai plus revus, on ne se voyait plus. Je me suis refait des amis ici, y'a pas d'unicité ici, voilà...

CL : Et ça vous manquerait, des fois, Chantenay ?

CL : Ah, lorsque ça va pas tellement, je prends ma voiture et je passe vers mon ancienne maison qui est vendue. Moi, je suis un grand sentimental !

CL : (Rire) Ici, vous étiez donc, propriétaire, ça j'ai bien compris...

[0'26"06] – Pratique de la voile

CL : Quand vous aviez des loisirs, vous faisiez quoi ? Est-ce que vous sortiez, restaurant, cinéma ? C'était quoi, c'était où ?

YL : Quand nous avions des loisirs, nous partions en week-end à Port-Navalo, voir ma belle-mère qui habitait là-bas, dans sa maison natale.

CL : C'était le lieu de vacances ?

YL : C'était le lieu de vacances, oui. Et puis, après en vacances, on allait à Hoëdic – c'est une petite île – camper. On avait un p'tit voilier et puis, mon homme nous emmenait sur son voilier pour nous promener.

CL : Un voilier construit avec mon beau-père. C'est rien, c'est un bateau, deux ans et demi qu'on a mis à le faire. Mais c'est lui qui..., un p'tit Cap Corse, c'était le Corsaire un p'tit peu.

CL : Vous l'avez fabriqué où ce bateau ?

CL : Là, dans l jardin ; dans le fond là-bas !

CL : Et après, vous l'avez transporté comment ?

CL : Ah ben, remorque..., c'était pas trop lourd. Il faisait six cents kilos, six cent cinquante kilos.

YL : Ben, il est là tenez ! Il est pas loin...

CL : Ben, le voilà ! (Montre la photo)

CL : On voit la photo effectivement. Il mesure combien ?

CL : Cinq mètres soixante-quinze de long, Soizic que vous avez vue, c'est elle qui est devant et on arrive..., derrière c'est l'île de Houat et on fait cap sur le nouveau port d'Hoëdic. Vous voyez, là, on est arrivé à Hoëdic..., c'est Hoëdic qui est derrière ; on avait mouillé là-bas. Ça, c'est le premier bateau que j'entretenais, un bateau que j'étais pas propriétaire, je l'entretenais pour le propriétaire, un des premiers bateaux qu'on a eus.

CL : Donc, vous pratiquiez quand même la voile, un p'tit peu ?

CL : Oh, on essaye, on pratiquait oui, on aimait.

YL : Beaucoup, mais plus maintenant.

CL : Hoëdic c'était surtout le prétexte..., c'est Hoëdic. On a été pendant vingt ans camper à Hoëdic ?

CL : Mais comment vous vous êtes mis à faire de la voile ? Comment c'est venu, vous êtes des « terriens » ?

CL : Mon père était marin, il est..., au moment de la crise après 14, le fait qu'il n'ait pas été baragouiner dans les tranchées c'est parce qu'il était marin ; il s'est retrouvé dans la Royale, il est resté enfermé là-dedans pendant quatre ans. Il s'est battu..., pendant la guerre, au lieu d'aller dans les tranchées - Sébastopol, je sais plus, la Crimée... - et après comme il s'est marié, maman voulait plus qu'il soit marin, c'est pas une vie ! Mais à l'époque y'avait du recrutement, il faisait juste la taille : 1,70 m c'est tout juste le mini. Il est rentré dans la Douane maritime et il est devenu douanier maritime.

CL : Et c'est là que lui, il fabriquait déjà des bateaux ? Il vous a appris à fabriquer des bateaux ?

CL : Non, il a navigué sur des dundees..., il a navigué sur les dundees, sur les thoniers. Il a fait la pêche au thon avec mon grand-père qui lui, était maître à bord de trois thoniers dans sa carrière, dont le troisième

était arraisonné, vidé de ses instruments, ils ont mis l'équipage, les Allemands..., le sous-marin..., pendant le début de la guerre de 14, avant qu'il soit embrigadé mon père. Parce qu'en 14, il avait 17 ans. Le sous-marin a coulé le thonier, ils ont fait sauter le thonier Diamant de la couronne et.., ils ont eu une veine, ils leur ont laissé la vie. Bref, mon père était devenu douanier maritime ensuite. C'était la brigade de Nantes Sainte-Anne.

CL : Et il vous a appris à naviguer ?

CL : Il a pas eu le temps parce que, euh, il est mort j'avais 22 ans et j'étais au régiment lorsqu'il est mort. Mais, c'était notre rêve.

CL : Il vous a transmis un rêve, en tout cas ?

CL : Oui, oui, je pense que y'a, euh, j'ai écrit quelques petites chansons. Juste une demi-heure avant qu'il meure, j'ai écrit un poème, à toute volée ; ça résume bien notre rêve à tous les deux.

CL : Et à quel moment, vous vous êtes mis vraiment concrètement à naviguer ?

CL : J'étais vieux... j'étais vieux... j'avais une base..., je démarrais à la guitare, des gens, ça me rapportait un peu. A l'époque les impôts c'était peut-être pas souvent..., bref ! Mais c'étaient des prix dérisoires, mais y'avait rue Jean-Jacques Rousseau, un monsieur qui tenait un magasin de vente de guitares, instruments de musique et j'avais entendu dire que – je revenais juste du régiment..., une copine m'avait prêté une p'tite guitare je m'en rappelle — et j'ai donc été prendre des cours avec un gars qui s'est trouvé..., dont les enfants étaient musiciens, dont la femme vient de disparaître, était professeur de clavecin à Rezé, à l'école rue Landreau. Deux mois après, il arrêta. Et comme j'avais appris mon manche, il m'a proposé de le remplacer avec un autre : Yvon Rivoal, y'avait un autre jeune Yvon Rivoal qui assumait les fonctions de directeur de conservatoire à Saint-Nazaire, il est à la retraite maintenant. Lui, c'était un autre niveau que moi. Henri, il disait : « *L'élève a dépassé le maître !* » Mais moi, je jouais de la guitare pour pouvoir chanter et il s'avère qu'on a commencé comme ça. On s'est mis à faire du chant.

CL : Mais, ce que je voulais c'est : Comment vous vous êtes mis à naviguer ? Et vous, vous me racontez comment vous vous êtes mis à chanter !

YL : (Rire)

CL : Je fais des diversions terribles ! Non, on y est ! J'y reviens. Un jour, il y a un grand [Phon : figuiasse] qui est arrivé qui est né en 1930, je crois que Michel est de 1930 - Michel Bolo, la famille Nantaise très connue. BOLO est arrivé avec une guitare et il dit : « Ma femme m'a dit : T'as acheté ça, mais il faut que ça serve à quelque chose ! » Alors, on a commencé les cours de guitare. Et puis, il m'a montré, à l'époque ça se faisait : « J'ai tué un Fou de Bassan ! ». Je dis : « Vous aimez la mer ? »..., tu aimes la mer ? Enfin..., pour en bas, c'était fini à la guitare. On en a fait, mais c'était : « Oui, j'te vends mon mousse ». Je l'ai pris pour rien du tout, j'étais tellement amoureux de la mer ! Mon père me l'avait filé sa [inaudible] eh bien, j'ai acheté son mousse, d'occasion, sur un an c'était cinquante francs, le..., six cents francs, il me l'a vendu. Et puis, voilà, ça a commencé comme ça. ; c'est Michel BOLO qui dit : « Oh, je vais à Hoëdic, venez me rencontrer, je loue à Hoëdic... »

YL : Moi, j'avais jamais mis les pieds sur un bateau, j'avais peur de la mer.

CL : Oh ! après, ouais, mais...

YL : Oh bien sûr ! On était mariés à l'époque, ben je me suis mise au bateau, il a bien fallu que je suive mon homme. N'empêche que je l'ai jamais quitté. Parce que le bateau..., y'a beaucoup de femmes qui en veulent pas du bateau.

CL : On avait un vieux côtre croisicais qu'on avait échangé contre mon dériveur pourri qu'on avait remis au point. Prudent le gars qui passait la visite, le commandant de la marine avait mis : « En état apparent de navigabilité », je m'en rappelle toujours sur le carnet ; j'ai encore le carnet ! On avait le droit à une troisième catégorie avec un engin comme ça ! On a été à Hoëdic avec aucune notion ; Michel, il me dit « Tu navigues une demi-heure..., pendant deux heures, hein ; si au bout de deux heures, tu vois pas..., tu fais cap à l'Ouest – il m'avait donné un p'tit compas — tu fais demi-tour et tu rentres sur le Croisic ! »

CL : Donc, vous avez appris tout seul ?

CL : Oui, mais après j'ai été prendre des cours. J'ai pris des cours, j'ai passé mes permis A et B pour avoir l'air un peu moins bête. Et puis, en fait, ils m'ont servi, si, si... mais c'était le « *rase-côte* » qu'on faisait nous. C'était pas ce qu'il y a de plus facile, mais les données à l'époque, c'était pas de la rigolade parce que les permis c'était très gentil, le permis B notamment : l'histoire de faire valoir sa route et de corriger son cap, ça se faisait à la règle droite avec les cartes et tout, alors que maintenant avec les GPS... Sauf quand le

GPS tombe en panne, ils doivent savoir quand même... Mais, j'ai jamais eu de GPS, moi ! J'ai jamais eu de sondeur ! J'avais une sonde.

YL : On a bien navigué, on a eu des frayeurs souvent, on a eu de très grosses frayeurs quand on était trop près de la côte. C'est ça les gens, ils ont peur de la mer, mais, non, c'est la côte qui est dangereuse en bateau.

CL : C'est sûr ça vous attire drôlement et surtout quand vous êtes petits comme ça.

YL : Par contre, c'était un très bon capitaine, c'est-à-dire qu'il enguirlandait pas l'équipage, parce qu'autrement il m'aurait pas emmenée longtemps.

CL : Quand j'avais l'impression qu'elle faisait une bêtise, je disais pas que c'était de sa faute, mais je disais que j'avais qu'à l' prévoir. Je me rappelle de ça.

YL : Ah ben oui, c'est normal !

CL : Entre ça et l'Ile d'Yeu on a navigué dans tout ça.

[0'35"36] – La vie sociale de la rue

CL : J'ai posé la même question à votre femme, j'aimerais vous la poser à vous. Vous, aujourd'hui, géographiquement, qu'est-ce que vous appelez votre quartier ? C'est quoi les limites de votre quartier ?

CL : (Long soupire) Bon..., je sais pas quoi vous répondre.

CL : C'est vrai ?

CL : Ouais.

CL : Vous ne dites pas : « Je suis d'ici ou de... » Est-ce que vous diriez : « Moi j'habite quartier Blordière ? » Qu'est-ce que vous dites aux gens ?

CL : Ben, j'habite aux Trois-Moulins. Ma vie sociale se résume à l'AEPR. J'y ai mis toute..., voyez-vous j'ai acheté ça, un ampli..., j'ai acheté une guitare supplémentaire parce qu'il faut « voir la vie et la mort ». Faut pas « *déconner* » : on commence un chant, on finit un ton et demi au-dessous, alors j'ai arrêté. Mais si, mais si, le rythme, on arrive à chanter quand même, mais les gens..., et puis on est bien ensemble.

CL : Du coup, c'est votre vie sociale et vous ne rencontrez pas..., vous, vous êtes plus tournés vers Pont-Rousseau alors ?

CL : Ah oui, oui, euh, l'AEPR, oui ! Je n'ai pas de vie sociale. Si, la rue entre nous ! Oui, mais c'est quand même bien parce que plus ça va plus les gens s'individualisent, faut le reconnaître. On a des gens nouveaux qui viennent d'arriver, parce que..., Germaine à côté est décédée, Théo, en face, est décédé, c'est des vieux c'est des très vieux. Eh bien, les nouveaux qui sont arrivés c'est pas si facile que ça de reprendre le contact avec eux. Par contre, [inaudible] l'aventure de chez Darlot – Darlot[PHON] c'est un parc à ferrailles, qui d'ailleurs était approvisionné par l'usine Sud-Aviation – ils avaient des [Phon : grands gars] qui ramenaient les chutes d'énormes pièces. Et le fait qu'on va construire neuf maisons, cinq ici, ça nous posait problème, ça a fait regrouper les gens, on s'est rendu les uns chez les autres en réunion. On y va demain soir pour signer quand même. Mais ça dure depuis 92, ça devait commencer en 92, ils vont commencer en fin d'année les travaux, parce qu'on n'admettait pas que...

CL : Donc, c'est un combat qui depuis vingt ans a rapproché le quartier.

CL : Oui, oui et puis, on se connaissait quand même. On se connaissait quand même. Les gens qui habitent dans la maison des beaux-parents, qui ont acheté à côté, Sophie est architecte et c'est elle qui s'est occupée de faire mes avancées. Ça s'arrêtait ici la maison, on fait « tac », on vient de faire ça, on est en plein dedans ! C'est un « bordel » infâme, on s'en va dans tous les sens, mais c'est pas grave, on est jeune on a l'avenir devant nous ! (Rire)

CL : Ça n'a pas bougé ? Il n'y a pas des jeunes qui se sont installés dans la rue ?

CL : Y'a des jeunes, vers le fond, à l'extrémité ; c'est déjà plus difficile. On se voit, notamment..., on a un garçon qui était à la direction des ressources humaines à Nantes, il est maintenant à un poste de responsabilité, je vais pas dire lequel, à Rezé à la Mairie de Rezé, il est au fond de la rue ; en face, il y a une doctoresse. C'est sympa parce que ça fait des brassages. Y'a Jacky Ariza, le copain dont je vous parlais tout à l'heure.

CL : Ah, il est dans votre rue, là ?

CL : Il est là, lui, le fils du chef d'Ariza. Marie-Odile habitait à quelques dizaines de mètres de chez moi, à Chantenay. Son frère qui est décédé – faut quand même que je vous dise, j'ai quand même un parcours assez chaotique ; je l'ai connu à l'armée..., non, à l'usine — et il voulait rentrer dans Les Petits Frères de Charles de Foucauld, c'est très vieux ce mouvement-là ; c'était, euh, c'était l'époque des prêtres ouvriers. Et puis, ça s'est terminé dans les bras de je sais plus qui..., une fille du pays sud — à l'époque c'était des acharnées aussi celles-là, dans leur style ! (Rire). Et puis, il est décédé d'un cancer ; son frère, je le connaissais bien. Tout ça, on a des liens qui se sont tissés, on a des liens...

CL : Assez fort, oui. Quand on parle du quartier, est-ce que vous vous souvenez depuis que vous y habitez, donc 64, qu'il y a eu des moments de solidarité forts, entre 64 et aujourd'hui ? Là, vous en citez un avec ce combat contre la construction des maisons, mais est-ce qu'il y en a eu d'autres ou des fêtes, des moments qui ont marqué la vie de votre quartier ?

CL : Moi, je pense aux moments que nous vivons actuellement surtout. Parce qu'auparavant, c'était tout de même..., y'avait la dynastie Darlot. Les Darlot entre eux, ils étaient très familiers entre eux, on était très bien avec eux, mais, c'était d'anciens forains, euh, c'était spécial. Et puis, y'avait mon beau-père qui était là. Et Jean-Yves est venu acheter le terrain derrière. Jean-Yves est un gars qui travaillait dans le BTP mais il était pas souvent là. Maintenant, il revient, il est en retraite. C'est à la retraite qu'on a commencé..., parce que quand on a bossé toute la journée..., j'ai connu une époque — c'était avant le régiment, ça, j'exagère ! — on travaillait 54 heures par semaine à Sud-Aviation et j'allais au conservatoire le soir. Je vous dis..., je voyais pas le jour l'hiver, hors usine. On partait de Chantenay par le bus : Place Jean-Macé, on arrivait, au bout de je ne sais plus combien de temps après à l'usine parce qu'on passait par la rue Alsace-Lorraine ça n'existait pas les boulevards derrière. On arrivait à l'usine ou j'y allais en vélo, en moto quand j'étais un peu plus jeune, un peu plus vers les 20 ans. Et puis, on passait toute sa journée là-dedans. Et le soir, ben dame, on n'avait pas de vie le soir ! Je me rappelle 8 heures et demie j'allais au cours au conservatoire. J'arrivais à 7 heures, on finissait à 7 heures moins 10, j'avais à peine le temps de manger un sandwich, je partais au conservatoire et je rentrais à 10 heures.

CL : C'était difficile d'avoir une autre vie ailleurs.

CL : A cette époque-là, c'était difficile. Après, ça s'est humanisé, on a commencé à descendre vers les 45 heures, 40 heures. Oui, on se voyait..., c'est là qu'on a commencé à mieux se revoir, mais c'était quand même...

[0'43"04] – Vie de chansons et engagement dans l'AEPR

CL : Et puis, y'avait aussi l'histoire de la musique qui nous unissait.

CL : Justement, on va y revenir. Je voudrais qu'on parle de l'AEPR. Comment êtes-vous arrivé dans cette aventure-là ? Comment vous êtes rentré : le gars de Chantenay qui s'installe ici et qui arrive à l'AEPR, comment ça se passe ?

CL : Moi, j'étais un ancien, euh, j'ai eu une éducation extrêmement chrétienne, j'étais un très proche de la J.O.C., mais j'étais pas à la J.O.C. J'ai toujours été un mec à la marge, moi. J'étais routier scout mais trop tard si bien que les galopins – j'avais 16-17 ans — on m'avait bombardé assistant de troupe. Les galopins, ils me tiraient les verres du nez comme rien ! Mais là-bas, on a fait un groupe chantant, un groupe qui chantait à la manière des « *Compagnons de la Chanson* » et là je me suis retrouvé avec les copains, on faisait le « *vedetta* », on arrivait à passer en dernier à Bonne-Garde. A l'époque la « *Revue Bonne-Garde* », - y'a une revue qui arrive après « *La Cloche* » - « *La Revue Bonne-Garde* », on chantait en mexicain : Le général Castagnetas.

CL : C'était quand ?

CL : C'était avant mes 20 ans, avant mon départ au régiment. Donc, cette connotation musicale a fait qu'après, je me suis retrouvé, à l'usine, ça continuait un peu avec mes copains grâce auxquels on s'est connus.

CL : ARIZA ?

CL : Non, un autre copain dont je vous parlais tout à l'heure qui chantait avec Yvonne, il prenait des cours de chant avec Yvonne, qui a fondé le « *Nantes Arts Club* ». C'est là qu'on s'est retrouvés et « *tac à tac, tac !* » [Imite le son des castagnettes].

CL : C'est votre réseau ?

CL : Oui, et puis à l'époque on avait fait..., y'a tellement de souvenirs ! On s'est trouvé ensemble et y'avait un gars, y'avait un môme qui m'intéressait..., mais c'étaient des voyous ! Quand on avait été élevé chrétiennement, j'avais été élevé, à l'époque. Après, j'ai fait des progrès formidables, dans l'autre sens ! (Rire) Les gars des auberges de jeunesse étaient dévoyés, pour les grands chrétiens de l'époque. Il s'avère que j'ai rencontré Jean Le Corre, on s'est mis à causer. Ils m'intriguaient ces gars-là. J'allais les voir chanter. A Rezé, ils menaient des soirées de fin juin, à la Saint-Jean. Ça m'intriguait et un jour je me retrouve à l'usine et je dis : « *Je pars en retraite.* » Puis, j'apprends que Jean qui était parti avant moi, bien plus vieux que moi il était parti à 54 ans, lui. Il avait eu de la veine, moi, à 58 ans, je pars. Je lui téléphone : « *Jean, il paraît que tu conduis la chorale ?* » — [Monsieur Labarre imite la réponse de son ami] : « *Ouais, tu viens à telle heure !* » Je suis rentré comme ça à cette chorale-là.

CL : C'était pas avant l'âge de la retraite ?

CL : Juste au début de la retraite. A la soixantaine.

CL : Ça veut dire qu'avant 60 ans, vous n'avez pas chanté ?

CL : Euh, je chantais au conservatoire. J'ai quitté le conservatoire au moment où ça devenait intéressant. Un de vos collègues, qui m'avait interviewé une fois parce que mon « prof » a été viré. J'étais revenu du régiment, je m'étais fait tailler platement à l'examen m'enfin y'avait deux ans et demi et parti 30 fois..., mais le directeur m'avait appelé en me disant le traditionnel boniment. Entre temps, mon prof s'est fait virer, remplacé par un Parisien assez dictatorial. Ma prof elle dit : « *J'ouvre une école.* » J'ai arrêté le conservatoire. De toute façon, l'erreur était très simple parce que peu de temps après je rencontrais Yvonne et puis, on n'allait pas s'amuser..., c'est pas une erreur, c'était la vie ! Qu'est-ce que je voulais dire... ?

CL : Du coup dans votre vie, tant que vous avez travaillé, vous n'avez plus chanté ?

CL : Si ! Après, on a fondé le Nantes Arts Club, c'est là que j'ai connu Yvonne. Après, y'a eu l'aventure avec Michel BOLO dont je vous parlais tout à l'heure qui m'a fait découvrir Hoëdic, je chantais aussi. Peu de temps après le régiment, je commençais juste de nouveau le chant — je chante beaucoup de Brel. J'ai appris à jouer de la guitare en chantant les chansons de Jacques Brel. J'avais chopé ces trois à la Fauvette — y'avait un p'tit truc qui s'appelait la Fauvette à Nantes — et j'entendais simplement, au Régiment, j'entendais un Brel qui chantait « *Il peut pleuvoir sur les trottoirs des grands boulevards, moi j'm'en fiche, y'a d'l'amour.* » Il était bien ce gars-là, il était pas connu. Je tombe sur deux albums : Jacques Brel. Je regarde ça, comme je connaissais la musique, je vois les accords..., ça allait à peu près, j'apprends ça et, au Nantes Arts Club je chante Jacques Brel. J'avais un sacré succès, mais je dis : « *Mais c'est Jacques Brel !* » Après, Jacques Brel et ses disques sont arrivés ; on me disait « *Qu'est-ce qu'il imite bien Jacques Brel !* », mais que quand je chantais, je l'avais jamais entendu chanter (Rire). Après ça, je continuais et j'étais connu ! Et puis, un jour, à Sainte-Anne — j'accompagnais un ancien copain du conservatoire — je me rappelle, il chantait « : *C'est la fiesta bohémienne...* » — alors, je l'accompagnais à la guitare et y'a un gars qui arrive il me dit... Jean-Emile Provost . Il s'occupait de Tout pour les fêtes il a été Jean-Emile 1er, il a été le roi carnaval à Nantes. Et Jean-Emile dit : « *Tu voudrais pas chanter ?* », moi, je t'envoie dans les spectacles - il était beaucoup chez les curés, lui. Mais, même dans les trucs laïcs aussi mais il me semble chez les curés parce qu'il était un gars du Landreau. Je me suis mis à faire des spectacles avec les copains pendant huit ans. C'était pas..., ça me plaisait pas ! On touchait le p'tit cachet mais, euh, c'était pas ça mon trip. Mon trip c'était, je sais pas, à l'époque, je pensais que même le professionnel c'était une erreur, probablement parce que j'avais la trouille, je me serais jamais lancé à faire ça. Malgré les gens : « *Tu vas percer, tu vas percer !* » Tu vas percer quoi ! (Rire) Je me marre..., je trouvais ça ridicule ! Je trouvais que pour chanter la vie, il faut vivre et vivre c'est pas seulement chanter. Ça, c'est mes contradictions. Mais je continuais..., A Hoëdic, on était arrivés crevés un soir, on avait pris le bateau pour rejoindre Michel BOLO qui nous avait invités là-bas. Lui, il était à la maison et nous on trempait sous la tente avec les gosses et les gars, il pleuvait, on était crevés. Les gens nous avaient attendus dans le café. Le café, était rempli, y'avait qu'une seule télé, à l'époque, c'était celle du curé, c'était en 64. Et, je m'en rappellerai toujours, y'avait une dame ; « *Madame vous vous poussez un p'tit peu.* » Parce que toutes les allées étaient prises y'avait deux tables vides : pour les artistes.

CL : C'était génial ça !

CL : C'était merveilleux ! Et ça a démarré comme ça ! Ça a démarré lent mais ça m'a marqué. Et puis, j'avais un copain avec moi qui était venu. Et puis, les vieux du coin c'était merveilleux, ils chantaient les chansons.

CL : Ça, ça vous plaisait ?

CL : Oh mais, rendez-vous compte ! Les vieux qui montaient sur la table..., l'ancien maire d'Hoëdic, c'était merveilleux. J'ai vraiment été dans ma vieillesse et je continue mais après c'était fini, ça devenait un peu la routine. On a envie d'chanter, toujours chanter..., non, j'ai fait du chant parce que j'aimais ça mais en fin de compte voilà. Je viens de donner mes deux derniers CD, Yvonne on a chanté ensemble, on s'est fait enregistrer par Jacky.

CL : D'accord !

CL : J'avais commencé pour être dans les droits d'auteur et puis j'ai abandonné. Fallait envoyer..., je sais pas..., je m'en fous. Et puis, j'en ai plus, j'ai plus que des cassettes audiovisuelles. J'en ai fait, j'en ai envoyé des cassettes. Et puis j'avais aussi un bon copain, un copain qui est disparu, plus jeune que moi, ah celui-là je l'ai connu, il avait 17 ans, j'en avais 23. Un poète, un vrai poète ! Moi, j'ai fait des poèmes, mais lui, il aimait les poèmes, il a fait des poèmes formidables, je les ai mis en musique certains.

CL : Comment il s'appelait ?

CL : Michel Le Bescop. Il a été à la mairie de Nantes..., il a travaillé à la mairie de Nantes.

CL : En tout cas, vous avez vraiment eu une vie de chanson, pas une vie de chanteur mais une vie de chanson ?

CL : Le juke-box.

CL : Oui, c'est ça le juke-box. Vous avez ponctué à l'AEPR. Et à l'AEPR c'était quoi votre rôle ?

CL : Jean étant le chef de la chorale — avant y'a eu plusieurs chefs — moi je débute..., je débute la chorale..., quelques vocalises mais les vocalises, je me marre (rire), je prends ma guitare et en avant, je leur fait chanter les chants.... Parce que Jean c'est un traditionnel, lui ; il chantait des chants très vieux. Il fait chanter des chants très vieux mais il y a une coupure ; voilà la raison aussi. Les chants d'auberges à l'époque, chants d'auberges de jeunesse, euh, c'étaient les chants de tous... Mon beau-frère qui chantait à Paris, Les Compagnons de la Route, tous ces vieux chants « Là-Haut sur la montagne... », les trucs comme ça, « *ah nianiania...* » [Monsieur Labarre parodie ces chants], mais c'est bien cette période, mais il y a toute la partie d'après la guerre. Les chansons, tous les artistes qui nous ont amené leurs chansons, on s'est coupé de ça. Et moi, quand je m'y suis mis quand on m'a demandé – faut faire ses preuves – les gars venaient presque me donner des conseils. Je pour les conseils et j'ai aucune prétention m'enfin y'a des gens, ils me disaient : « *Ah mais oui, mais Christian, il pourrait peut-être ...* » « *Bon ben, Christian il donne un coup de main.* » Euh, il donne un coup de main puis Jean et moi on tient ça, tous les deux ensembles. On dirige tous les deux en fait, on dirige tout à deux.

CL : Et c'est comme ça depuis que vous êtes entré à l'AEPR, vous dirigez la chorale ?

CL : Ça fait 20 ans oui. 20 ans, plus de 20 ans. Jean ça fait 30 ans quand même ! Ça fait 20 ans. J'ai été dans d'autres chorales..., j'ai été dans d'autres chorales. J'ai fait d'autres chorales. Bon, euh, j'ai besoin de ça, de chanter.
